

# Station d'apprentissage 5 (historiens sur néolithique)

## Fiche 1

Il n'existe pas un lieu originel d'où serait partie la révolution néolithique avant de se répandre dans le monde entier. En réalité elle apparaît dans plusieurs foyers indépendants les uns des autres. Le Proche-Orient [...] est l'un de ces foyers, et c'est d'ailleurs à partir de celui-là que la révolution néolithique s'est propagée en Europe. Ailleurs dans le monde, on a repéré deux foyers en Chine [...], un autre en Nouvelle-Guinée et trois foyers en Amérique [...]. Ce que l'on peut dire en analysant les différents foyers connus, c'est que la révolution néolithique se déclenche dans des espaces qui possèdent des ressources qui ne sont ni abondantes, ni rares. Si vous pouvez vous nourrir sans difficulté, il n'est pas utile de faire de durs efforts nécessaires à la domestication des plantes et des animaux : par exemple, les habitants des Grandes Plaines d'Amérique du Nord, parcourues par des milliers de bisons, n'ont donc pas lancé la révolution néolithique. À l'inverse, dans les espaces désertiques, les hommes n'ont tout simplement pas de plantes ou d'animaux domestiques sous la main et, par conséquent, ne peuvent pas inventer l'agriculture... Les foyers de la révolution néolithique sont donc, sur le plan des ressources, des espaces « intermédiaires », ni riches, ni pauvres. [...]

Une fois arrivés en Bretagne, les agriculteurs se sont retrouvés face à l'océan Atlantique. [...] Ils se sont progressivement installés sur des terres moins accessibles et moins productives. On voit ainsi se créer des villages en moyenne montagne, jusqu'à 2000 mètres d'altitude, notamment dans les Alpes. Ailleurs, les hommes s'installent dans des zones marécageuses, par exemple sur les rives des lacs de Chalain et de Clairvaux, dans le Jura, où l'on a mis au jour des « maisons sur pilotis » datant de – 3000.

Jean-Paul Demoule, « La première révolution de l'humanité. Le Néolithique » dans *Histoire & Civilisations*, n° 64, septembre 2020, p. 34-43.

# Station d'apprentissage 5 (historiens sur néolithique)

## Fiche 2

Dans un groupe, hier comme aujourd'hui, il y a toujours un certain nombre d'individus qui testent, tentent, expérimentent, cherchent à voir ce qui se passe si l'on fait d'une manière plutôt qu'une autre. Dans un milieu de plus en plus favorable où les espèces sauvages abondent, il n'y a aucune raison d'exclure l'existence de ces expérimentateurs qui débordent du cadre existant. Planter une graine, enfermer un animal, autant d'actions que certains ont menées « pour voir », par curiosité, « au cas où », combinant observation, action, réflexion et hasard. [...] Les expériences individuelles s'échangent, se transmettent. Une réussite est un résultat qui répond à des attentes individuelles, va même parfois au-delà. [...]

La néolithisation porte en elle toutes les problématiques de l'innovation. Des individus isolés ont ainsi fait des essais, pris des initiatives à partir de ce dont ils bénéficiaient dans leur environnement, au sein de chacun des différents foyers de néolithisation. Dans ceux qui sont identifiés comme tels, l'opération a en quelque sorte réussi. Il est possible aussi qu'aient eu lieu ailleurs des tentatives plus anciennes qui n'ont pas abouti et qui n'ont pas laissé assez d'indices pour que les archéologues puissent les identifier des millénaires plus tard. Dans les régions qui, les premières, ont adopté l'élevage ou l'agriculture, ont opté pour la sédentarisation, d'autres mécanismes se sont enclenchés. L'homme a besoin de donner un sens à son existence et à ses actions. Sans qu'il soit possible de trancher l'éternelle alternative entre « l'œuf et la poule », la néolithisation a été possible parce que les populations (et des hommes en particulier) y étaient « prêtes », en étaient « capables » à tous points de vue, mais aussi parce que la société à laquelle elles appartenaient lui a donné un sens plus ou moins rapidement, porté par des valeurs ou des croyances.

Anne Lehoërff, *Le Néolithique*, PUF, coll. Que sais-je ?, 2020, p. 76-77.

# Station d'apprentissage 5 (historiens sur néolithique)

## Fiche 3

Le processus [de domestication des plantes] s'étale sur des siècles... Les hommes commencent par identifier dans la nature sauvage les plantes qui leur sont utiles et celles qui ne le sont pas. Ensuite, ils favorisent les utiles et éliminent les autres. On a un bon exemple de la manière dont apparaît une « plantation agricole » avec le cas du palmier à huile. Dans un espace donné, un groupe humain brûle ou coupe toutes les plantes présentes, sauf les palmiers à huile, seule espèce végétale considérée comme intéressante. Une fois réalisée cette destruction sélective, le groupe s'éloigne pour trouver des ressources alimentaires ailleurs. Il revient plus tard et, à nouveau, détruit toutes les plantes sauf les palmiers à huile. Entre le premier et le deuxième passage, les palmiers à huile ont été favorisés par rapport aux autres plantes : puisqu'ils n'avaient pas été détruits, ils ont pu se reproduire plus facilement et, par conséquent, leur nombre a augmenté légèrement. Au bout d'un certain nombre de cycles, le groupe humain parvient ainsi à éliminer toutes les plantes inutiles pour ne conserver que les palmiers à huile. Il dispose désormais d'une « plantation » sans avoir jamais rien planté. [...] C'est également par cette technique de sélection de certaines plantes et d'élimination d'autres que les céréales ont été domestiquées. Ce sont elles qui deviennent alors la base de l'alimentation des hommes devenus agriculteurs.

La domestication des animaux est, elle aussi, un processus long. Elle nécessite d'abord de sélectionner les individus les moins farouches de l'espèce que l'on souhaite domestiquer. Il faut ensuite mettre en place un enfermement sur plusieurs générations en étant capable de nourrir et soigner les animaux. Peu à peu, l'évolution conduit, à partir de l'espèce sauvage, à l'apparition d'une espèce domestique qui a des traits propres. On peut d'ailleurs remarquer que la taille de ces espèces domestiques a tendance à diminuer, ce qui s'explique à la fois par la sélection des individus les plus dociles et par les conséquences de l'enfermement. Entre – 10 000 et le début de notre ère, la taille des bovins a ainsi été divisée par deux. [...]

En tout cas, la maîtrise de l'agriculture et de l'élevage a pris assurément beaucoup de temps. Si la révolution néolithique commence vers – 10 000, il a fallu des siècles pour bien maîtriser les différentes techniques permettant de cultiver la terre, de stocker la nourriture et les semences, de nourrir les animaux l'hiver, de les soigner... Prenons l'exemple de la conservation des récoltes : pour qu'elle soit efficace, il faut notamment être capable de faire face aux rongeurs. C'est pour cette raison que l'on se met à domestiquer le chat vers – 8000. Entre – 10 000 et – 8000 s'écoulent 2000 ans : 2000 ans de perfectionnement de la technique de stockage des grains...

Jean-Paul Demoule, « La première révolution de l'humanité. Le Néolithique » dans *Histoire & Civilisations*, n° 64, septembre 2020, p. 34-43.

# Station d'apprentissage 5 (historiens sur néolithique)

## Fiche 4

Sapiens transforme désormais son biotope à sa guise. Par la hache de pierre et le feu, il défriche, brûle des forêts, ouvre des clairières, crée des pâturages, ensemence des champs. En Europe, débute le premier mitage de la dense chênaie qui s'était constituée lors du réchauffement postglaciaire. [...] Avec l'avènement des premières communautés paysannes, l'impact de l'homme sur l'environnement inaugure une première rupture dans la relation entre ces deux acteurs : de dominés les Sapiens deviennent dominants. Ils ont pris conscience de leur aptitude à transformer la matière vivante : au Proche-Orient, ils ont obtenu des céréales à rachis résistant et à grain plus gros, ils ont assujetti caprins, bovins, porcins et transformé leur morphologie. Par la domestication, ils ont ainsi créé des espèces « nouvelles », inaugurant de la sorte une forme d'artificialisation de leur environnement. Dans la foulée, c'est le paysage qui va aussi subir leur loi. Les espaces naturels commencent dès lors à céder la place à un décor marqué par la griffe de l'homme. Dans les régions à dominante forestière s'insinue un mitage progressif des étendues boisées qui n'aura de cesse de s'étaler au détriment de l'environnement sauvage. Les activités anthropiques vont peu à peu contribuer à métamorphoser un décor désormais imputable aux effets de l'intervention humaine. [...] La nature désormais assujettie, vaincue, l'homme allait retourner contre ses semblables cette soif de conquête, bâtissant très vite des sociétés inégalitaires, le plus grand nombre désormais inféodé au pouvoir et aux stratégies de quelques-uns.

Jean Guilaine, *La Seconde Naissance de l'Homme. Le Néolithique*, Odile Jacob, 2015.

# Station d'apprentissage 5 (historiens sur néolithique)

## Fiche 5

Il y a sans doute vingt mille ans est inventé le propulseur, un crochet sur lequel on engage l'extrémité du manche du javelot et qui augmente la force du lancer par effet de levier [...]. Peu après, prenant le relais du propulseur, a dû être inventé l'arc [...]. Plus pacifique, apparaît aussi l'aiguille à chas, qui permet de coudre plus aisément entre elles les peaux d'animaux destinées aux vêtements ou aux tentes. Mais aussi la poterie : après quelques expérimentations sans lendemain vers 25 000 ans, la poterie se développe peu à peu chez des chasseurs-cueilleurs sédentaires en Asie orientale à partir de – 18 000 environ et plus tard, indépendamment, en Amérique et en Afrique.

Mais les rythmes d'invention restèrent longtemps très lents. Pourquoi, d'ailleurs, inventer de nouveaux types d'outils alors que ceux que l'on possède fonctionnent très bien et que la vie s'écoule paisiblement dans les steppes d'Eurasie ou d'Amérique, parcourues par d'abondants troupeaux d'herbivores – bisons, aurochs, chevaux, mammoths, rennes – dans lesquels il n'y a qu'à puiser (« prélever », dit-on maintenant) à l'heure de la chasse ? Il semble que les inventions se soient accélérées à partir du réchauffement climatique qui déboucha il y a douze mille ans sur notre actuelle période interglaciaire [...]. Climats, faunes et flores changèrent, obligeant les humains à de nouvelles adaptations. Du moins, sans faire de déterminisme environnemental excessif, est-ce l'une des explications possibles de cette accélération, en dehors de la curiosité naturelle d'Homo sapiens, propre cependant à beaucoup d'autres primates.

Toujours est-il que l'on voit apparaître vers la fin de la dernière glaciation les premiers chiens, domestiqués à partir des loups [...], les premières pirogues taillées dans des troncs d'arbres [...], les premiers filets et nasses de pêche, les premières maisons en bois [...], les premiers systèmes de stockage des plantes [...]. Ces inventions permettent à un certain nombre de groupes de chasseurs-cueilleurs, là où les ressources alimentaires l'autorisent, de devenir sédentaires dans des villages permanents, puis pour certains d'entre eux de commencer à domestiquer des animaux et des plantes.

Jean-Paul Demoule, *Les Dix Millénaires oubliés qui ont fait l'histoire. Quand on inventa l'agriculture, la guerre et les chefs*, Fayard, coll. Pluriel, 2019 (2017 pour la première édition), p. 56-57.

# Station d'apprentissage 5 (historiens sur néolithique)

## Fiche 6

Le boom démographique que la néolithisation a provoqué grâce à une sécurisation alimentaire, un nombre d'enfants plus élevé par femme (un par an pour les sédentaires paysans, contre un tous les trois ans chez les chasseurs-cueilleurs nomades) a longtemps été présenté de manière positive. On en souligne aujourd'hui les excès et les travers au vu des estimations d'une augmentation excessive qui ne permet pas de nourrir tous les Terriens à leur faim [...]. Les critiques ajoutent à ces chiffres le fait que l'alimentation de ces humains est devenue bien plus riche et grasse, provoquant des problèmes de surpoids et de maladies diverses qu'accentuent les différences sociales. Dans le même ordre d'idées, sont pointées du doigt des maladies inconnues dues au contact accru des hommes avec les animaux : brucellose, tuberculose, variole, rougeole, peste, ou même, plus récemment, grippe aviaire ou coronavirus ; sans compter les différents virus et parasites (poux, tiques, cafards, moustiques, puces, etc.) qui provoquent des maladies, des diarrhées mortelles... Du côté des plantes il y a également à dire puisque ce sont les préparations alimentaires riches en sucres rapides qui sont à l'origine de certaines pathologies. Par ailleurs, la présence accrue de bactéries a entraîné l'accroissement inégalé des caries dentaires.

En jouant avec la vie des espèces, en les croisant et en les hybridant, l'homme en a modifié les caractéristiques biologiques et a introduit le principe des mutations génétiques. Il est aujourd'hui dépassé par certaines pratiques qu'il juge excessives ou néfastes, tout en étant à l'origine de ces changements. Il faut ajouter à ces questions strictement liées à l'homme celles qui touchent aux rapports entre celui-ci et son environnement. À vouloir en devenir le maître, il l'a effectivement transformé en profondeur, au point qu'il ne reste plus grand-chose de sauvage sur la planète, ou même au fond des océans, qui se trouvent touchés par voie de conséquence. [...] C'est le début d'une période d'accélération des transformations subies par les milieux au point que de nombreuses espèces ont disparu, les extinctions continuant de manière croissante. Au-delà des changements dus aux évolutions liées aux changements climatiques « naturels » (les cycles de la Terre), l'homme en est arrivé, par ses actions de plus en plus fortes, à dérégler la planète qui l'accueille.

Anne Lehoërff, *Le Néolithique*, PUF, coll. Que-sais-je ?, 2020, p. 114-115.

# Station d'apprentissage 5 (historiens sur néolithique)

## Fiche 7

La domestication des animaux et des plantes suppose un rapport nouveau à la nature. [...] Ceux qui passèrent progressivement à l'agriculture n'ont évidemment jamais été conscients des conséquences à long terme de leur choix. Il a fallu pourtant regarder la nature autrement. Les peintures et gravures des grottes paléolithiques ne figurent qu'exceptionnellement des êtres humains, et ce sont en général des silhouettes féminines aux traits sexuels exagérés [...]. Ce sont des animaux qui sont représentés, sauvages par définition, et qui servent aux humains à parler d'eux-mêmes. Comme les sociétés de chasseurs-cueilleurs nous l'enseignent, les humains se perçoivent comme une espèce animale parmi d'autres, certains groupes ont un animal comme totem ancestral et, avant de tuer un animal à la chasse, il faut s'en excuser auprès d'un être surnaturel, esprit ou dieu, régnant sur les animaux, et l'en remercier ensuite.

En prenant le contrôle de certains animaux et de certaines plantes, les humains se sont comme extraits de la nature, ils se sont « dé-naturés » [...]. L'archéologue français Jacques Cauvin a même suggéré, au moins pour le Proche-Orient, l'idée d'une « révolution des symboles », d'une révolution dans la culture, et plus précisément dans les conceptions religieuses, qui aurait précédé la révolution technique de l'agriculture : au lieu de se percevoir au milieu de la nature, les humains se seraient sentis en droit d'en prendre possession. [...]

L'interaction entre causes économiques et environnementales et causes culturelles et idéologiques a d'ailleurs fonctionné dans les deux sens, et les domestications ont eu un effet sur la vision du monde des sociétés. L'ethnologue et linguiste André-Georges Haudricourt a pu mettre ainsi en relation [...] le rapport brutal des agriculteurs du Proche-Orient puis de l'Europe avec le blé, que l'on coupe, que l'on bat et que l'on broie, comme avec le mouton, animal docile et dépendant s'il en est, avec les conceptions dualistes du monde occidental, opposant les humains ici-bas à un pouvoir divin et transcendant, de même que le corps est opposé à l'âme. En Asie, au contraire, les plantes réclament des traitements soigneux et indirects, comme l'igname, le taro et partiellement le riz, de la même manière que le buffle est un animal ombrageux mais qui se laisse conduire par des enfants, qu'il protégera au besoin contre le tigre. Ce qui peut se mettre en rapport avec les philosophies et religions orientales, immanentes, monistes, où l'homme est immergé dans le cosmos et l'esprit dans le corps, qui se reflètent dans leurs médecines et leurs disciplines du corps. Le rapport au monde et sa compréhension sont de ce point de vue indissociables.

Jean-Paul Demoule, *Les Dix Millénaires oubliés qui ont fait l'histoire. Quand on inventa l'agriculture, la guerre et les chefs*, Fayard, coll. Pluriel, 2019 (première édition en 2017), p. 24-26.

# Station d'apprentissage 5 (historiens sur néolithique)

## Fiche 8

Si la révolution néolithique est souvent perçue comme un progrès dans l'histoire humaine, ses conséquences ne sont en vérité pas aussi uniformément positives que l'on a tendance à le croire. En 1972, allant à l'encontre des idées reçues, l'anthropologue états-unien Marshall Sahlins publiait *Âge de pierre, âge d'abondance*. Il soutenait dans cet ouvrage que, contrairement à l'idée communément admise, les chasseurs-cueilleurs n'étaient pas engagés dans un sempiternel combat contre la nature pour assurer leur subsistance, mais vivaient au contraire dans une certaine « abondance ». En seulement une vingtaine d'heures par semaine, un chasseur-cueilleur pouvait en effet se procurer suffisamment de nourriture pour subvenir à ses besoins. Il lui restait dans de vastes plages de « temps libre ».

L'agriculteur, quant à lui, dispose certes de ressources alimentaires plus régulières, mais il doit également consacrer bien plus de temps au labeur de la terre. Le travail agricole est aussi nettement plus éreintant et plus répétitif que la chasse et la cueillette. Il conduit les agriculteurs à développer des « maladies professionnelles » qu'ignoraient les chasseurs-cueilleurs, notamment ce que nous appellerions aujourd'hui les troubles musculosquelettiques. L'alimentation des agriculteurs, trop peu variée et trop centrée sur la consommation de céréales, a, elle aussi, des conséquences négatives sur leur santé. Dans les siècles qui ont suivi la révolution néolithique, leur taille diminue progressivement. Apparaissent aussi les caries, à cause des sucres lents abondamment présents dans leur alimentation.

Enfin, la révolution néolithique entraîne l'apparition des premières épidémies. Les agriculteurs vivent constamment à proximité de nombreux animaux enfermés dans un espace restreint : des maladies sont ainsi apparues dans les élevages avant de se transmettre à l'homme. La tuberculose viendrait par exemple du bœuf. Le stockage des céréales favorise également la présence de rongeurs qui, eux aussi, sont vecteurs de pathologies. La sédentarité de groupes humains de plus en plus nombreux facilite enfin la propagation interhumaine des maladies. En comparant des squelettes d'agriculteurs et de chasseurs-cueilleurs datant de la même époque, les archéologues ont été tellement frappés par le piètre état de santé des premiers par rapport aux seconds que, pendant un temps, certains sont allés jusqu'à imaginer la coexistence de deux « races » humaines différentes.

« La révolution néolithique : un vrai progrès ? » dans *Histoire & Civilisations*, n° 64, septembre 2020, p. 36.



# Station d'apprentissage 5 (historiens sur néolithique)

## Fiche 9

La principale explication [à la révolution néolithique] est climatique. Vers – 10 000, du fait d'une oscillation de son axe par rapport au Soleil, la Terre entre dans une période interglaciaire, dans laquelle nous nous trouvons toujours. Le climat terrestre devient plus tempéré. Alors que les hommes vivaient jusque-là dans des steppes glacées ou des déserts totalement impropres à l'agriculture, celle-ci est désormais climatiquement possible. Néanmoins cette période interglaciaire n'est pas la première de l'histoire humaine. Vers – 130 000 à – 115 000, les hommes avaient connu une première période d'adoucissement du climat. Pour autant, aucune « révolution » n'avait eu lieu à ce moment-là. En plus de l'explication climatique, il faudrait donc évoquer la progression des capacités cognitives de l'espèce humaine. Vers – 10 000, du fait de l'évolution, le cerveau humain est plus perfectionné que 100 000 ans plus tôt : l'homme est désormais capable de lancer la révolution néolithique.

Jean-Paul Demoule, « La première révolution de l'humanité. Le Néolithique » dans *Histoire & Civilisations*, n° 64, septembre 2020, p. 34-43.